

# 1

## Le vent d'hiver

### *Vallée des Eaux-Clares, mercredi 10 janvier 1940*

Une rafale de coups de feu déchira le silence glacé qui pesait sur la vallée des Eaux-Clares. Le bruit des déflagrations se propagea entre les falaises, sinistre et menaçant. Cela fit taire une enfant de onze ans qui fredonnait l'instant d'avant : « Vive le vent, vive le vent d'hiver... »

Les paroles de la chanson s'étaient éteintes et, avec eux, le sourire qui plissait les joues de Ludivine Dumont. Elle resta pétrifiée au milieu du chemin, son regard bleu figé par l'appréhension.

— Des chasseurs? Oh! je les déteste. Ils abattent de pauvres bêtes!

Elle avait envie de pleurer. Elle frotta le bout de son nez de sa main droite gantée de laine. Le froid était intense, polaire. Il frappait toute l'Europe, comme le répétait Léon le matin même. Pendant que la jeune écolière prenait son petit-déjeuner, le domestique avait lu le journal en s'appesantissant sur les températures relevées en France.

— Moins quinze à Paris, Jeannot! Moins vingt dans le Nord, bon sang de Dieu! On a bien fait de rentrer du bois; il a neigé dru toute la semaine.

La fillette eut l'impression d'être glacée par le gel. Elle avait emprunté le raccourci entre le bourg de Puymoyen et le Moulin du Loup, afin de vagabonder à sa guise sur le plateau sauvage, semé de genévriers et de plaques rocheuses. Mais la neige verglacée rendait sa marche difficile, voire périlleuse. Et puis, il y avait eu ces détonations. Elle se décida à progresser, obsédée par des images qui la terrorisaient.

« Dimanche dernier, j'ai vu le maire se promener devant l'église avec deux gros lièvres, se souvint-elle. Il les montrait à tout le monde. Il y en avait un dont la tête était ensanglantée. »

Une bourrasque rejeta son écharpe sur son charmant visage, doux et rond, et lui enleva son bonnet. Elle le ramassa prestement. Aussitôt, une averse de flocons cristallins fouetta ses joues. La fillette comprit alors qu'elle avait eu tort de désobéir. Depuis que la guerre était déclarée, ses parents lui défendaient de traîner dans la campagne. Elle avait comme consigne de rentrer avec sa sœur aînée, Faustine, qui dirigeait l'école du village.

— Tant pis! J'serai grondée! cria-t-elle. *Vive le vent, vive le vent d'hiver!*

L'air glacé s'engouffra dans sa gorge et lui fit renoncer à chanter.

« Pourquoi il y a la guerre? pensa-t-elle, pleine de consternation. Tout le monde est triste, maintenant! » L'information avait été révélée le 3 septembre 1939, quelques jours après son anniversaire. La dame de Ponriant et son mari, qui possédaient un poste de radio, étaient descendus au Moulin pour annoncer la nouvelle. « Papa a tapé sur la table en criant: "Non, pas encore!" songea-t-elle en s'engageant précautionneusement sur la pente. Maman a pleuré. Du coup, Noël a été gâché. Voilà! »

Chaque année, pourtant, Noël chez Claire et Jean Dumont tenait de l'événement. Dès le mois d'octobre, on vivait dans l'attente du sapin décoré et des guirlandes de lierre enrubannées de rouge et d'or suspendues par sa mère aux vieilles poutres noircies. L'enfant se rappelait ces soirées magiques de fête quand un autre coup de feu partit, tout proche, celui-ci.

Un cri rauque y fit écho. Elle ne s'y trompa pas, c'était un râle d'agonie. Son jeune cœur s'épouvanta. Et si c'étaient les Allemands, les ennemis, qui attaquaient? On lui répétait que la guerre avait lieu très loin de la vallée, dans des pays voisins, mais elle sentait bien l'anxiété qui régnait partout: sous le toit du moulin, au bourg ou à l'école.

— Qu'est-ce que tu fiches là, toi? fit soudain une grosse voix à l'accent charentais prononcé. Qué fouineuse! T'es la gosse des Dumont?

Une sorte de colosse avait surgi de derrière un buisson, son fusil sur le bras. Il portait une lourde veste en cuir et une casquette vissée à son crâne. Sa cigarette faisait un petit rond orange dans le bleu du crépuscule.

— Bonsoir, monsieur! répondit-elle poliment.

Elle ne l'avait jamais vu. Craintive, elle recula un peu.

— Hé! t'en fais pas, j'vais pas te manger, mignonne! Je suis envoyé par la mairie d'Angoulême, rapport à une bande de chiens errants qui ont fait des ravages. Dix moutons massacrés du côté de Vœuil, ça te dit rien, ça? Enfin, des chiens errants ou des saletés de loups! Penses-tu, avec ce fichu froid, ça m'étonnerait pas qu'ils descendent des monts du Limousin... D'abord les loups à quatre pattes et, bientôt, on en aura sur deux pattes, des Boches, quoi! Y anéantiront tout. Y en aura, du malheur!

La fillette ne comprenait pas très bien ce discours, mais, en dépit des innombrables recommandations de sa mère, elle s'enhardit à discuter avec l'inconnu.

— Avant, il y avait des loups au Moulin! expliqua-t-elle d'un ton mélancolique. Le dernier est mort il y a cinq ans. Il s'appelait Moïse le jeune.

— Moïse? Quelle stupidité de donner des noms pareils à une bestiole! J'le sais, va, que ta mère avait coutume d'élever des loups. On en causait même en ville, aux Halles! Allez, file donc chez toi, j'ai point le temps de bavarder.

— Est-ce que c'est vous qui avez tiré, tout à l'heure, monsieur? s'enquit-elle timidement.

— Non, c'est un collègue sur le plateau d'en face, près du domaine de Ponriant. On est trois à patrouiller.

Il ricana, soudain déridé.

— J'en ai eu un, gamine! Là-bas, derrière toi. Peut-être ben qu'il t'aurait croquée si je l'avais pas chopé, c't'ordure!

Un spasme de dégoût et de révolte impuissante tordit l'estomac de l'enfant. Elle avait adoré Moïse le jeune, et

aussi Lilas, la vieille louve de Bertille Giraud, que tout le monde dans la famille surnommait tantine.

— Qu'allez-vous en faire? bredouilla-t-elle. Il est bien mort, au moins?

— Sûr! J'dois rapporter le cadavre à la mairie, sinon pas de prime! Dis, t'es ben curieuse! File donc! Tes parents vont te chanter pouilles, de traîner comme ça!

Elle s'enfuit, en larmes. Sans plus réfléchir au temps qui passait, elle dévala le sentier et obliqua sur la droite pour se glisser dans la Grotte aux fées. C'était un lieu sacré où rien ne pouvait lui arriver de mal. Claire veillait à l'entretien de la caverne, dont elle parlait avec vénération.

— Maman, ma petite maman chérie! se lamenta-t-elle.

Elle se pencha et vomit sur le sable gris qui tapissait l'entrée de l'anfractuosité. La fillette avait une sensibilité très vive. La violence la rendait malade, même si elle n'en était pas témoin, même si elle en percevait seulement l'écho. Ce trait de caractère tourmentait ses parents. Là encore, elle souffrait dans son corps, dans sa chair innocente, à l'idée du loup abattu. « Il avait pourtant le droit de vivre; c'est Dieu qui l'a créé! » se répétait-elle.

Un regret lancinant se mêlait à sa grande douleur. Elle espérait chaque hiver découvrir un louveteau abandonné et le ramener au Moulin, afin de rétablir la tradition ancrée depuis des années. « Maman serait tellement heureuse! se dit-elle, consternée. Elle m'a raconté si souvent comment elle avait trouvé Sauvageon, son premier loup! »

Un peu écœurée par l'odeur du vomi, elle l'enterra dans le sable du bout de sa bottine. Ses grands yeux bleus, ourlés de cils noirs et recourbés, héritage paternel, se posèrent avec une infinie tendresse sur les bâtiments rassemblés le long de la rivière et qui constituaient le Moulin Roy-Dumont. Les cheminées fumaient, et les panaches d'un gris laiteux se dessinaient sur le sombre des prairies alentour. L'enfant vouait à sa maison natale une passion farouche. Pour elle, il n'y avait pas de lieu plus beau sur la terre.

— Il faut que je rentre! s'inquiéta-t-elle enfin.

Mais un juron véhément en provenance du plateau l'en

dissuada. L'homme au fusil poussait de véritables hurlements de rage. Il neigeait dru, à présent, des rideaux de flocons secoués par le vent.

« Mais qu'est-ce qui se passe? » s'apeura-t-elle, incapable de quitter l'asile de la Grotte aux fées.

En tendant l'oreille, elle distingua nettement des grognements atroces. Une détonation éclata, assortie d'exclamations déchaînées.

— Non! Non! s'écria-t-elle.

Quelques minutes plus tard, une forme agile, de petite taille, déboula sur l'esplanade. L'animal voulut faire demi-tour en apercevant l'enfant, mais il roula sur le sol avec un couinement de souffrance. Stupéfiée, elle l'observa et remarqua qu'il avait une patte avant brisée et ensanglantée. La pauvre bête se relevait déjà et, pleine d'une énergie désespérée, tentait de se réfugier dans le fond de la caverne.

— N'aie pas peur! lui dit doucement la fillette. Reviens, je t'en prie, je peux te soigner, moi!

Un bruit de pas et des crissements sur les cailloux ponctuèrent ces paroles, et l'homme fit irruption dans la Grotte aux fées. Le canon de son arme semblait viser Ludivine Dumont tel un sinistre œil noir rompu à semer la mort et le malheur.

— Bordel, t'es encore là, toi! rugit le chasseur. Allez, écarte-toi, fiche-moi le camp que j'achève le travail! Figure-toi que j'avais blessé c'te maudite bestiole, qu'était un jeunot, et la mère a failli m'égorger! Je lui ai logé une balle dans la cervelle, à c'te gueuse! Y me faut le petit. Ça grossira la prime.

— Quel petit? s'égosilla-t-elle. Je me suis abritée ici et j'ai pas vu de petit.

— Ah ouais, prends-moi pour un con! Et ces traces, là, c'est-y le diable qui les a faites?

— Non, c'est un renard qui a sa tanière pas loin de chez nous! Cette grotte appartient à mes parents; c'est une propriété privée, monsieur! Je rentre toujours de l'école par le raccourci et, par mauvais temps, je me réfugie ici, chez moi!

Elle mourait d'envie de se retourner pour s'assurer que

le louveteau avait disparu dans les entrailles de la roche. Mais cela aurait renseigné l'homme et elle se maîtrisa. Du haut de ses onze ans, elle toisait l'individu qui lui inspirait une réelle répulsion.

— Je vous prie de sortir! dit-elle sans pouvoir empêcher ses dents de claquer. Ma mère, Claire Roy-Dumont, n'aime pas qu'on rôde sur ses terres.

— J't'en foutrais, moi, de la propriété privée! tempêta-t-il. Madame ta mère, crois-tu qu'elle remboursera les moutons tués? J'ai un boulot, je le fais! Dégage de là ou je te colle une claque que tu s'ras pas prête d'oublier, sale petite morveuse!

— C'est ma fille, que vous qualifiez de morveuse? observa sèchement un autre homme, qui venait de se hisser sur le replat. Je vous recommande de baisser votre fusil et de partir, monsieur le fort en gueule, sinon vous allez avoir affaire à moi!

Jean Dumont tenait un solide bâton à deux mains. Vigoureusement planté sur ses jambes robustes, il bravait l'intrus du même regard bleu que l'enfant. Celle-ci débordait de soulagement.

— La Grotte aux fées est bien un terrain privé! précisa-t-il. Et j'en suis le propriétaire. On ne chasse pas chez moi.

— Non, mais dites donc, je suis mandaté par la municipalité d'Angoulême! Je dois débarrasser le coin de la bande de loups qui fait des dommages sur vot' commune. Alors, propriété privée ou pas, j'ferai mon boulot! Et je vous dirai même que c'est dans vot' intérêt de pas me chercher des noises, môssieur l'ancien forçat!

Ces mots perfides laissèrent Jean abasourdi quelques secondes. Cela faisait des années qu'on ne lui avait pas jeté son passé à la figure.

— Ah! ça vous étonne, hein? ironisa le colosse. On est bien renseignés sur vous et vot' femme, en ville. Et c'est pas trop catholique, ce que vous trafiquez dans vot' Moulin du diable.

La fillette prit peur. Son père avait son visage des mauvais jours, dur et inflexible.

— Sale brute, fichez le camp! tonna Jean Dumont.

Il ne chercha plus à discuter et leva son bâton. D'un seul coup bien porté, il désarma son adversaire. Le fusil tomba sur le sol. Les deux hommes s'empoignèrent par le col de leur veste. Ils combattaient en silence, chacun essayant de pousser l'autre en dehors de la grotte.

— Attention, papa! implora l'enfant, affolée.

Malgré cette supplice, Jean décocha un violent coup de poing sur la mâchoire du chasseur. Le type, destabilisé, chancela en marmonnant :

— J'porterai plainte pour coups et blessures! Vous vous en tirez pas comme ça, j'vous l'dis!

Il semblait hésiter à riposter. Soudain, l'œil mauvais, il voulut récupérer son fusil. Jean fut plus rapide. Il s'empara de l'arme et laissa tomber les cartouches par terre. Enfin, il la lança au loin, sur la pente.

— Partez. Vous n'êtes qu'un lâche! affirma-t-il. Et ne venez plus traîner par ici, vous et vos semblables. Vous valez moins que des loups!

— On en reparlera, faites-moi confiance! Vous perdez rien pour attendre!

Il quitta la Grotte aux fées de son pas pesant.

Dès qu'il eut disparu, Jean prit sa fille contre lui et la réprimanda d'un ton toutefois rassurant.

— Je suis navré, Ludivine! Tu as eu très peur, n'est-ce pas?

Elle hocha la tête avec véhémence, encore toute tremblante.

— Que faisais-tu là? s'offusqua-t-il. Nous t'avons interdit cent fois de prendre le raccourci. Cet abruti aurait pu te blesser par erreur. Ce genre de chasseur ne pense qu'aux primes qu'il reçoit. Je ne sais pas s'ils abattent des chiens errants ou de véritables loups.

— Papa, ce sont bien des loups, affirma-t-elle dans un souffle. Il y en a un tout jeune qui s'est faufilé au fond de la grotte. Si on le rapportait à maman? J'ai vu qu'il avait une patte brisée, mais on le soignerait!

— Je n'en doute pas! soupira-t-il. Je devine qu'à vous deux, maman et toi, vous ferez des miracles. Même blessée,

ta bestiole doit être loin, à l'heure qu'il est. Mais tu n'as pas encore répondu. Que faisais-tu ici, alors que tu devais rentrer avec Faustine? C'est elle qui nous a informés que tu avais quitté l'école sans l'attendre.

Intriguée, la fillette dévisagea son père.

— Dis, papa, c'est quoi un forçat?

— Une insulte comme une autre, mignonne. Viens donc, maman doit se faire du souci. Mais, d'abord, explique-moi ce qui t'a poussée à désobéir.

— Pardonne-moi, il fallait que je passe par là, surtout ce soir. Ce matin, j'ai entendu hurler des loups. De la fenêtre de ma chambre. Il faisait un peu nuit, il était six heures. Ne me gronde pas. Je voulais tellement faire plaisir à maman, lui trouver un bébé loup à apprivoiser.

— Eh bien, ce n'était pas bien futé! Les temps ont changé, Ludivine. Je sais bien que tu as souvent écouté avec grand intérêt l'histoire de Sauvageon, que maman avait recueilli un soir d'hiver comme celui-ci. Mais il n'y a plus guère de loups, et nous n'avons pas besoin d'une bête sauvage au Moulin. Bon, fais-moi un sourire et tiens-moi bien la main. Le sentier est verglacé.

À soixante-trois ans, Jean Dumont fondait d'adoration devant cette fillette que le ciel lui avait envoyée si tardivement, comme le symbole vivant de sa rédemption. Il la grondait peu, répugnait à la punir et encore plus à contraindre sa nature fantasque. Chaque fois qu'il la serrait dans ses bras, il remerciait Dieu. Claire éprouvait la même affection passionnée et indulgente pour leur enfant, au point de céder à un caprice que la petite avait fait le jour de ses cinq ans. Elle ne voulait plus porter son premier prénom à l'état civil, Augustine, mais le second, Ludivine. C'était après avoir écouté l'histoire de cette sainte, racontée par Faustine alors qu'elle découpait le gâteau.

— C'est moi qui t'ai donné ce joli prénom, avait dit sa sœur, son aînée de vingt-huit ans. Ludivine avait été blessée par un attelage. Elle est restée paralysée comme tantine Bertille jeune fille, mais elle a reçu le pouvoir de guérir, comme toi et maman!



— Ludivine, c'est bien plus beau qu'Augustine! avait proclamé la fillette. Quand j'irai à l'école, il faudra leur dire de m'appeler comme ça.

Claire et Jean n'avaient pas attendu cette date pour lui donner satisfaction. Depuis, toute la famille jugeait que Ludivine correspondait beaucoup mieux à cette rayonnante fillette au regard d'azur et au cœur d'or.

— Heureusement que je suis monté jusqu'ici! reprit Jean. Je pressentais que tu avais pris le raccourci et, avec tous ces coups de feu, je n'étais pas tranquille. Viens vite, tu es glacée.

— Et le petit loup, papa? supplia-t-elle. Il va sortir de sa cachette pour rejoindre sa mère, mais elle est morte.

— Nous verrons ça demain! Il faut redescendre chez nous avant la nuit. Ce pauvre animal a dû se réfugier dans une galerie, et on mettrait trop longtemps à le retrouver. Sois raisonnable!

Ludivine poussa un gros soupir. Le louveteau allait souffrir de longues heures, seul, terrifié, et cela l'accablait.

— On va tout raconter à maman, dit-elle d'un air déterminé. Je suis sûre qu'elle voudra aller le chercher, elle...

Jean eut un sourire ému. Entre Claire et Ludivine s'était établie une profonde complicité. Elles éprouvaient notamment la même compassion entière et immédiate pour toute créature en détresse, meurtrie dans sa chair ou son âme. Et de leurs mains coulait un fluide mystérieux, capable de guérir bien des maux.

Ils progressèrent en silence, chacun perdu dans ses pensées. La petite fille envisageait déjà le moment où sa mère et elle prendraient soin du jeune loup, qu'elles l'apprivoiseraient. Elle essayait déjà de lui choisir un nom. « Il y a eu Sauvageon, Loupiote sa fille, puis Tristan, Lilas, Moïse le jeune! Comment on l'appellera, celui-là? »

De son côté, Jean Dumont se remémorait les paroles pleines de fiel du chasseur, soi-disant mandaté par la mairie d'Angoulême. « D'où me connaît-il et pourquoi sait-il que j'étais au bain dans ma jeunesse? Bon sang! je devrai bientôt expliquer tout ça à Ludivine. Je n'ai pas envie qu'elle entende d'autres médisances à mon sujet. »

Le couple avait eu soin de tenir leur fille en dehors des faits tragiques du passé. Jamais on n'évoquait devant l'enfant les nombreux drames qui avaient ébranlé la famille, au Moulin du Loup ou même au domaine de Ponriant. Ainsi, on lui avait soigneusement caché la condamnation de Jean, après la mort d'un papetier anglais, William Lancaster, peu de temps avant sa naissance. On ne parlait jamais de son enfance misérable sur les routes, suivie de plusieurs années en colonie pénitentiaire. Le secret le mieux gardé restait la folle et brève passion de Jean pour Angéla, une orpheline recueillie par Claire. Ludivine n'avait jamais croisé cette jeune femme, peintre de talent, qui coulait des jours tranquilles dans la région, mariée à un aristocrate, Louis de Martignac.

Tout ça appartenait à une époque révolue. Désormais, la paix régnait dans la vallée des Eaux-Clares, dans les cœurs et les esprits, malgré le spectre d'une nouvelle guerre, « la drôle de guerre » dont parlaient les journaux.

— Papa, si on l'appelait Vaillant, le petit loup? observa enfin Ludivine, alors qu'ils franchissaient le porche en pierre donnant accès à la cour du Moulin. Vaillant, c'est joli! Il a été courageux, d'échapper au chasseur.

— Ne te monte pas la tête, ma chérie! soupira-t-il. Ta bestiole n'est pas encore à la maison et elle n'y sera peut-être jamais.

La fillette fit la moue. Le terme « bestiole » la vexait autant que la réticence manifeste de son père.

Tous deux se dirigèrent en silence vers le perron avec la même impatience de retrouver le décor de la grande cuisine où il faisait toujours bien chaud et où flottait l'odeur appétissante de la soupe du soir. Mais Jean crut soudain distinguer un brouhaha inaccoutumé. Il entra le premier, après avoir tapé ses semelles sur la pierre du seuil.

— Ah! mon Dieu! tu es enfin là! s'écria une belle femme brune au visage angoissé. Mon Jean, va démarrer la voiture! Léon voulait m'emmener, mais je préfère que ce soit toi. Vite, il n'y a pas un instant à perdre. Bertille vient de téléphoner. C'est Bertrand...

Claire Roy-Dumont frissonnait de tout son corps. Elle

était d'une taille moyenne et d'une minceur vigoureuse. Le temps paraissait n'avoir aucune prise sur ses traits séduisants, d'une exquise douceur. À cinquante-neuf ans, son teint avait conservé sa matité dorée et, grâce à sa science des plantes et des baumes, elle avait peu de rides. Ses yeux de velours noir brillaient de larmes contenues.

— Bertrand? s' alarma son mari. Que lui arrive-t-il?

Ludivine interrogeait elle aussi sa mère d'un regard tourmenté. Claire s'en aperçut. Elle se précipita vers sa fille.

— Pose ton cartable, Ludivine, mais garde ton manteau. Nous ne serons pas trop de deux.

— Comment ça? objecta Jean. D'habitude, tu ne veux pas que notre fille se serve de son don.

— Là, c'est différent, il s'agit de Bertrand! déclara sa femme. Ne crains rien, elle ne le touchera pas, sauf en cas d'extrême nécessité.

Il jeta un coup d'œil autour de lui. La situation devait être dramatique, car Anita, leur domestique d'origine espagnole, se confondait en prières, debout près de la cheminée. C'était une petite femme d'une cinquantaine d'années assez corpulente, encore très brune malgré quelques fils d'argent aux tempes. De son visage rond émanait une certaine naïveté, mais ce n'était qu'une apparence. Elle pouvait se montrer très perspicace et avait tendance à surveiller les moindres faits et gestes de la maisonnée. Léon, son époux, l'homme à tout faire du Moulin, reniflait bruyamment.

— Ce pauvre monsieur Bertrand, Jeannot! bredouilla-t-il. Paraît qu'il est tombé raide d'un coup, la respiration quasi coupée!

Claire se recouvrit d'un châle et attrapa son sac de guérisseuse. Un véritable orage intérieur la dévastait. Bertrand Giraud, avocat de son état et riche notable du pays, était surtout le grand amour de sa cousine Bertille. « Il ne peut pas mourir, se répétait-elle. Il me faut le sauver! » Elle luttait néanmoins contre un angoissant pressentiment, comme si d'instinct elle savait que le malheur avait frappé, plus fort et plus perfide qu'elle.

— Je vous attends dans la voiture! déclara Jean en lui baisant le front. N'aie pas peur, tu as déjà accompli des prodiges.

— Merci! lança Claire, hagarde. Par chance, tu es revenu à temps pour nous accompagner.

Ludivine sentit que l'heure était très grave. Sa mère ne pensait même pas à la gronder pour sa désobéissance. La fillette jugea inutile de plaider la cause du jeune loup.

— Mon enfant chérie, je suis navrée de t'imposer ça! dit doucement Claire. Promets-moi d'être courageuse si tu assistes à une scène pénible. Bertrand est notre meilleur ami, un homme de bien.

— Et tantine Bertille l'adore.

— Oh oui! Comme tu as raison, ma mignonne!

\*

Le domaine de Ponriant était situé à trois kilomètres à peine du Moulin du Loup, mais sur un plateau dominant la rivière. Jadis, il était tenu d'une poigne de fer par Édouard Giraud, coureur de jupon invétéré et gros buveur. Son fils Bertrand en avait hérité. Au fil des ans, il en avait fait une splendide propriété, dotée d'un parc d'agrément magnifique, où trônaient un bassin et sa fontaine au milieu de massifs plantés de rosiers.

Après avoir roulé à vive allure le long de l'allée recouverte de neige verglacée, Jean se gara en bas du perron monumental. Tout de suite, une silhouette délicate se dessina derrière une porte vitrée qui donnait sur une vaste terrasse clôturée d'une balustrade en belle pierre calcaire. Claire reconnut la maîtresse des lieux, Bertille Giraud.

« Si elle surveille mon arrivée, c'est qu'il n'est peut-être pas trop tard! » pensa-t-elle avec une lueur d'espoir.

Elle sortit de l'automobile et grimpa les larges marches en forme de demi-cercle. Son cœur battait la chamade et, en quelques secondes, elle se revit gravissant en toute hâte ce même escalier une multitude de fois. C'était le plus souvent pour soigner Clara, la fille de Bertille et de Bertrand, ou Mireille, la

vieille gouvernante qui s'était éteinte l'hiver précédent. Mais il y avait eu également des querelles entre les deux femmes, des explications emportées, des confidences échangées dans l'urgence.

— Claire! hurla Bertille en ouvrant la porte-fenêtre. Oh! mon Dieu! ma Clairette, sauve-le! Il a repris connaissance, je lui ai promis que tu le guérirais!

— Calme-toi, princesse, je ferai tout ce que je peux. Mais j'espère que tu as prévenu le docteur. Il faut peut-être envisager de conduire ton mari à l'hôpital.

Bertille éclata en sanglots. Ce seul mot de princesse, si doux à entendre de la bouche de Claire, remontait à des années. À leur prime jeunesse, plus exactement, quand elles partageaient une chambre au Moulin du Loup. À cette époque, la dame de Ponriant était infirme, retenue au lit ou dans un fauteuil en raison de ses jambes inertes. On la plaignait beaucoup au bourg de Puymoyen, parce qu'elle avait perdu ses parents dans un accident de diligence et qu'on la pensait condamnée à rester handicapée. Mais elle était d'une telle beauté, avec ses yeux vert clair, ses boucles d'un blond pâle, ses formes parfaites et son visage d'ange malicieux, qu'on la comparait à une fée privée de ses ailes. Claire, elle, l'avait baptisée «princesse» afin de rendre hommage à sa grâce infinie.

— Viens vite! bégaya Bertille, défigurée par le chagrin. Paulette m'a aidée à allonger Bertrand sur le divan du salon. Il gisait par terre, au pied du piano. C'était épouvantable. Je l'ai cru mort.

— Mais que s'est-il passé exactement? questionna Claire.

Sa cousine se tordit les mains, comme torturée par la question. Bien qu'agée de soixante ans, elle avait une allure juvénile. Vêtue d'une robe écossaise dans les tons rouge et vert agrémentée d'un col blanc, la chevelure coupée aux épaules, elle était toujours séduisante.

— Bertrand a reçu une très mauvaise nouvelle! dit-elle d'une voix frêle. Le téléphone a sonné, il a décroché. Je l'ai vu blêmir, les yeux écarquillés. Là, il m'a dit: «C'est Félicien, il a été renversé par un tram, à Bordeaux!» Tout

d'un coup, il a chancelé, avec une expression de douleur atroce. J'ai tout de suite pensé que son cœur avait lâché.

Les deux cousines étaient arrivées au chevet de Bertrand. Un râle alarmant s'échappait de sa bouche. Bertille caressa ses cheveux d'un gris argenté en réprimant ses larmes.

— Mon amour, je suis là, assura-t-elle tendrement, et Claire aussi. Tu n'as plus rien à craindre, maintenant. Dis-lui, Claire, que tu vas le soigner.

— Laisse-moi l'examiner! répondit-elle en luttant contre la panique.

« Félicien vient d'avoir un tragique accident, et Bertrand semble terrassé! Est-ce vraiment son cœur, ou une attaque cérébrale? » songeait-elle.

Jean et Ludivine les rejoignirent au même instant. Claire leur fit signe de rester à l'écart. Elle s'installa sur une chaise et entreprit de déboutonner la chemise de son patient.

— Qui donc a téléphoné de Bordeaux? demanda-t-elle tout bas. As-tu des nouvelles?

— Oui, la personne qui a eu Bertrand au bout du fil a rappelé il y a quelques minutes. Félicien est hospitalisé; on va l'opérer, mais sa vie n'est pas en danger. En fait, le choc avec le tram l'a propulsé contre un muret. Mais mon pauvre amour a dû penser au pire. Il considère Félicien comme son fils...

Claire approuva et se remémora brièvement le jeune homme en question, âgé de dix-neuf ans. C'était en fait le petit-fils de Bertrand Giraud, un enfant de son fils Denis, mort tragiquement sans savoir qu'il avait une descendance. Félicien étudiait le droit à Bordeaux depuis le mois d'octobre afin de suivre les traces de son grand-père. C'était un assez charmant garçon, doté cependant d'un caractère difficile. Bertille n'avait fait que tolérer sa présence sous le toit de Ponriant et elle avait confié son éducation à une nurse anglaise.

Claire chassa Félicien de son esprit, puisqu'il ne fallait pas s'alarmer pour lui. Elle devait fixer toute son énergie sur le corps que ses doigts effleuraient, en quête du mal, de la faille par laquelle fuyait la vie de l'avocat. Car, elle le percevait sans erreur possible, il était condamné.

— Alors, Clairette? s'inquiéta Bertille en observant la

mine préoccupée de sa cousine. Le médecin ne tardera pas, mais, d'ici là, il sera revenu à lui? C'est singulier, reconnais-le! Il respire et il a les yeux un peu ouverts; pourtant, il ne me répond pas si je lui parle.

— Je t'en prie, tais-toi, princesse! Je ferai tout pour te le ramener.

— Me le ramener? s'écria la dame du domaine, blême. Tu veux dire qu'il s'en va? Claire, non! Pas ça! Il ne peut pas me quitter, me laisser seule! Claire, sauve-le, tu en es capable, bien plus que tous les docteurs du monde. Je t'en conjure. Je l'aime tant! Qu'est-ce que je deviendrai sans lui?

Sur ces mots, elle trépigna et se mordilla le poignet pour ne pas hurler. Jean déclara d'une voix faible :

— Je conduis Ludivine aux cuisines, si la gouvernante peut lui tenir compagnie. Ce serait mieux pour elle.

Paulette, qui avait remplacé Mireille, se précipita.

— Pourquoi Ludivine est-elle ici? bredouilla alors Bertille. Jean a raison, ce n'est pas un spectacle pour elle. Paulette, allez lui servir un chocolat chaud. Vous m'entendez? Ne restez pas plantée là, les bras ballants. Rendez-vous utile!

— Oui, madame, assura la jeune domestique, apeurée par le regard empreint de folie de sa patronne.

— Je pensais que Ludivine pourrait m'aider! avoua Claire à voix basse, toujours penchée sur Bertrand Giraud.

— T'aider à quoi? s'offusqua Jean. Nous avons décidé d'un commun accord que notre fille aurait une enfance tranquille. Elle n'a pas besoin d'être confrontée si jeune à la souffrance et à la mort.

Ce sujet demeurait épineux pour le couple et était parfois un motif de querelle. Claire avait eu la certitude du don de guérison de Ludivine en la voyant ranimer un chaton agonisant. La petite avait quatre ans. Mais une autre rumeur avait pris des allures de légende familiale. Dès sa naissance, l'enfant aurait sauvé sa mère, grâce à Bertille qui l'avait couchée entre les seins de Claire, exsangue. Comme par miracle, celle-ci s'était éveillée d'une mortelle

léthargie. Ensuite, il y avait eu un agneau ressuscité par les soins de l'enfant, ainsi que des lapins. Malgré ses précoces prouesses, Jean refusait d'admettre la chose.

— T'aider, Clairette? dit à son tour Bertille. Oui, bien sûr...

Ludivine mit fin à la discussion en s'approchant d'elle-même du divan. Elle eut un frisson de frayeur devant le visage figé de Bertrand. L'aimable personnage, toujours élégant, qui passait fréquemment au Moulin pour saluer ses parents, lui paraissait bien plus vieux. Il était blafard et avait les traits affaîssés. La vue de son torse semé de poils gris la gêna. Mais elle observa sans reculer d'un pas les gestes de Claire, qui apposait ses paumes sur la poitrine dénudée.

— Prions, ma chérie! lui dit doucement sa mère. Il faut prier Dieu et communiquer nos forces vives à notre ami. Tu veux bien prier de toute ton âme?

— Oui, maman!

Elles se turent, toutes deux pénétrées de l'importance de leur rôle. Cela constituait un étrange tableau, que cette belle femme très digne, au port de tête semblable à celui d'une reine antique, coiffée d'une longue natte dans le dos, et de sa fillette aux joues roses debout à ses côtés. L'enfant aux prunelles de pur azur et aux boucles brunes, arborait un air grave, les paupières mi-closes. Mais Claire estima inutile de faire appel au don de Ludivine. C'était trop tard. Elle avait perçu l'affaiblissement fatal de l'avocat. Au bout de ses doigts circulait une sorte de froid étrange, semblable au vent d'hiver. Elle redoubla d'efforts afin d'insuffler au mourant un peu de chaleur et de vigueur.

Fascinées, Bertille et la gouvernante, debout à ses côtés, retenaient leur respiration. La dame de Ponriant croyait dur comme fer que son époux allait reprendre connaissance. Paulette priait tout bas, mal à l'aise. Quant à Jean, mécontent, il était sorti fumer une cigarette. Certes, Bertrand Giraud faisait partie de son quotidien. Ces dernières années, ils avaient tous fini par apprécier les déjeuners et les dîners organisés sous l'égide de Bertille ou de Claire, plus inséparables que jamais. Aussi espérait-il de tout cœur que l'avocat s'en sorte, sans pour autant approuver l'idée de sa femme.